

Tu ne m'oublieras pas

Stanley Péan

Numéro 62, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5226ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Péan, S. (2002). Tu ne m'oublieras pas. *Brèves littéraires*, (62), 67–70.

STANLEY PÉAN

Tu ne m'oublieras pas

D'abord...

D'abord, il n'y aurait que ta voix, semblable au murmure des vagues léchant les berges au crépuscule endolori. Déjà, le soleil aurait coulé à pic au milieu du lac, après avoir saupoudré ses eaux de cristaux irisés. Et tandis que je fermerais les yeux sur l'agonie incandescente du jour, il n'y aurait que ta voix et cette phrase, cette sentence.

Tu ne m'oublieras pas, me chuchoterai-tu, de cette voix étouffée, pareille à celle que tu savais prendre dans l'après-tempête de nos étourdissantes nuits de tumulte, de nos radieux petits matins de tendresse, après que nos souffles, nos salives et nos fluides se soient harmonisés, mêlés, confondus.

Tu ne m'oublieras pas, répéterai-tu, comme pour toi-même.

Pendant un instant, je ne chercherais même pas à qualifier ton intonation : dubitative, affirmative ou interrogative ? Comment trancher, comment savoir ? Et à quoi bon ? Cette phrase pourrait être interprétée à la fois comme un vœu pieux, une question et rien qu'une évidence. Je ne t'oublierais pas, quand bien même je m'y escrierais. Il est de ces souvenirs trop intenses, trop merveilleux pour s'estomper.

Je pense à Shirley Horn, susurrant pareil énoncé au

son des notes égrenées parcimonieusement sur son clavier et des arabesques esquissées par la trompette embouchée de Miles.

You won't forget me though you may try

I'm part of memories too wonderful to die

Comme toujours, ce serait mon inconstance, et rien qu'elle, qui aurait scellé le sort de cet amour qui ne savait ni vivre, ni mourir, avorté d'un commun accord. Belle inconstance, dont je n'étais manifestement pas près de guérir. Pour la forme, et non sans humour, nous partagerions la responsabilité de notre échec, mais j'aurais pleinement conscience de la part beaucoup plus grande de tort qui me revenait. Trêve de mélancolie, d'auto-dépréciation, nous ne sommes après tout plus des enfants, hélas. Les jeux seraient faits, rien n'irait plus. Ne me resteraient plus que ces souvenirs *too wonderful to die*, mince consolation, poignant chant du cygne.

Toute la scène se déroulerait sans le moindre éclat, bien entendu. Après la pizza aux trois fromages, tu m'aurais servi de la bière, rousse et fraîche. Il y aurait certes un chouïa d'amertume, de tension dans ma voix, cependant j'essaierais d'adopter un ton posé, enjoué même, pour alléger l'atmosphère. Au loin, un chien hurlerait dans la brunante. Ton chat me ferait la gueule, pour une dernière fois, avec la prescience de mon départ, de sa victoire ultime sur l'intrus que j'étais chez toi. Toi et moi ferions montre d'un calme irréprochable, qu'il ne faudrait toutefois pas confondre avec l'indifférence.

Car en moi s'agiterait l'ouragan des sentiments contradictoires, un torrent de pulsions difficiles à

contenir, mon cœur battant la chamade sur un drôle de tempo, plus excentrique que les audaces des bassistes les plus libertaires, plus tempétueux que les déchaînements des plus tonitruants batteurs. Et toutes ces voix obsédantes monteraient en moi, une chorale aux harmonies discordantes, une cacophonie glorieuse et assourdissante rappelant tour à tour et simultanément nos passions, nos élans, nos prises de becs, nos rares colères, nos éclats de rires, nos sanglots, le grondement sourd qui me faisait parfois vibrer de la tête aux pieds quand tu me prenais en toi, ces halètements que ma langue savait t'arracher en dardant dans tes replis salés et secrets, ces gémissements que tu laissais échapper quand, tes jambes nouées ceinturant mes hanches, je m'abîmais profondément au creux de ton sillon de vie, cherchant à disparaître en toi, sublime naufrage.

Malgré cela, malgré tout ça, je ne dirais pas un mot de plus. Je me contenterais de sourire, et d'effleurer ta joue satinée du bout du doigt.

Il faut savoir partir, et pas forcément pour mieux revenir.

Partir tout simplement, sans plus d'atermoissements...

À ce moment, le silence aurait gagné ce coin de campagne, cette crique privée que nous avons choisi pour officier ce cérémonial intime. Un silence, quasi total, à peine ébranlé par les bruits de la forêt environnante, qui reprenait vie à la faveur de la nuit. Le silence, comme une confirmation de l'adieu.

Une fois les regrets futiles ravalés, les larmes à jamais endiguées et les sourires étendus en guise de baume sur nos orgueils éraflés, il n'y aurait encore

que ta voix, juste ta voix, rendue un brin plus rauque et plus sensuelle par l'émotion qui t'aurait serré la gorge. Un début de grippe, invoquerais-tu, pour donner le change. Dès lors, le soir aurait réaffirmé son emprise sur le paysage, abolissant la frontière entre le ciel embrasé et son reflet sur l'eau.

Je croiserais ton regard franc et triste, ton regard d'un indigo dérobé à la nuit tombante.

Nous trinquerions une dernière fois, mon amour, à nos spectres pourtant estompés que nous traînons de dérives en dérives. Je t'embrasserais peut-être encore une fois, sur la joue, chastement, en te retenant au creux de mes bras maigres comme pour écraser ta beauté contre ma poitrine.

Ensuite...

Ensuite, avant que la nuit s'impose, irrévocable, il me faudrait ramasser mes cliques et mes claques et reprendre ma route, en essayant de ne pas trop regarder par-dessus mon épaule, partir pour aller de l'avant.

Et pourtant, je saurais que le temps te donnerait raison, comme à ce bon vieux Miles soufflant ses adieux en musique à Shirley Horn. *You won't forget me, just wait and see...*

Non, je ne t'oublierais jamais, amer amour d'orange sanguine.

Et je n'aurais même pas à attendre bien longtemps pour le savoir...